

# TASMANIE PÉRIODE HOBART

SUR UNE ÎLE AU BOUT DU MONDE, UN SPECTACULAIRE MUSÉE SOUTERRAIN A DÉJÀ ATTIRÉ PLUS D'UN MILLION DE VISITEURS EN TROIS ANS. L'IMPOSSIBLE M. WALSH, MILLIARDAIRE COLLECTIONNEUR, NOUS EMBARQUE DANS SON MONDE INTÉRIEUR PEUPLÉ D'OBSESSIONS.

PAR PATRICIA BOYER DE LATOUR PHOTOS JUSTIN CREEDY SMITH



PHOTOS JUSTIN CREEDY SMITH



**PLEINE NATURE.**

On peut accéder au Museum of Old and New Art par la terre et traverser le domaine verdoyant. Ou choisir d'arriver en ferry pour admirer le bâtiment qui fait face à la rivière Derwent.

**ATYPIQUE.** Le site, volontairement, ne se donne pas l'allure d'un musée. Trouver l'entrée est déjà une expérience. Le visiteur déambule entre un court de tennis et une bétonnière en ferronnerie signée Wim Delvoye.

**SITUATION.** Le MONA, conçu par l'agence Fender Katsalidis, se situe à une dizaine de kilomètres, sur la même rive qu'Hobart, capitale de l'État de Tasmanie, en Australie.







**LA MATIÈRE.**  
Wim Delvoye est bien représenté dans la collection du MONA avec, entre autres, "Cloaca", une machine à excréments, et son premier bâtiment réalisé. **LE SPIRITUEL.**  
Il s'agit d'une chapelle décorée de vitraux érotiques et entourée d'un portique en dentelles de métal chères à l'artiste belge.

**V**OUS QUI ENTREZ ICI, PERDEZ TOUS VOS REPÈRES ! Lorsque l'on arrive au Museum of Old and New Art (MONA), situé à Hobart, en Tasmanie – une île au sud-est de l'Australie, ancien lieu de relégation des bagnards et d'extermination des Aborigènes –, à une trentaine d'heures de Paris avec deux escales et un jet lag carabiné à l'atterrissage en plein été de l'hémisphère Sud, on est sur la bonne voie. Une descente aux enfers, pourquoi pas ? Pour peu qu'on ait un billet aller et retour... Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on embarquait pour Cythère avec Watteau. Au XXI<sup>e</sup> siècle, on s'envole à l'autre bout du monde pour le MONA. Les expériences extrêmes, y compris artistiques, pimentent l'existence. Et puis, la Tasmanie est aussi un paradis sur terre... Avec ses habitants qui ne se prennent pas au sérieux, ses cacatoès



jacassant dès l'aurore, ses animaux qui, comme le diable de Tasmanie, petit marsupial aux oreilles rouges, n'existent nulle part ailleurs, et ses paysages à couper le souffle. Reste que l'enfer des musées, comme il y a un enfer des bibliothèques, c'est là, au MONA, qu'on va le trouver, avec sa galerie sulfureuse consacrée au sexe et à la mort qui en a fait, depuis son ouverture il y a trois ans, l'une des destinations les plus courues de la planète arty. Que l'on découvre l'endroit en ferry au départ de Hobart par la rivière Derwent – 99 marches à gravir ensuite à flanc de colline dans laquelle les parois en grès triasique du musée ont été taillées par l'agence d'architecture Fender Katsalidis – ou en voiture à travers les vignobles du domaine ne change rien : on est déboussolé. À croire que David Walsh, l'excentrique propriétaire des lieux, qui a fait fortune grâce au black jack et aux courses de chevaux, a pris un malin plaisir à parier sur le chaos. Où est-on ? Il faudrait d'abord trouver l'entrée du musée sur les 3,5 hectares de terrain. Cette porte en verre monumentale ? Pas du tout ! L'élégante volée de marches qui se trouve derrière conduit au meilleur restaurant du MONA, The Source, aux commandes duquel se trouve un chef français,

PHOTOS JUSTIN CREEDY SMITH



**SOUTERRAIN.**  
Le musée semble taillé à vif dans le grès de la colline. La roche, apparente à l'intérieur, confronte nature et culture. **ÉNIGMATIQUE.**  
cette tête de l'artiste cinématique Gregory Barsamian réserve des surprises au visiteur : mouvements internes et lumières qui en jaillissent.

## DAVID WALSH, LE DIABLE DE TASMANIE



Enfant de la working class, élevé par sa mère, il est atteint du syndrome d'Asperger, une forme d'autisme qui révèle chez certains un génie ébouriffant, mais ne rend pas l'enfance facile. Plus à l'aise avec les chiffres qu'avec ses congénères, il met au point, dans les années 1970, un système fondé sur les probabilités qui va le rendre riche grâce au black jack puis aux courses de chevaux. En 1992, il achète une porte ancienne du Niger avec les 20 000 dollars que la loi sud-africaine lui interdit de sortir. C'est le début de sa collection. Celui qui, enfant, négociait avec sa mère le droit d'aller au musée le dimanche plutôt qu'à la messe est comblé. En 2011, l'aventure du MONA commence. Un succès.

**D' et d'eucalyptus reflété dans un grand miroir et... soi-même. Mais voici une porte découpée dans le miroir. Nous y sommes ? Pas vraiment ! On entre dans un salon design années 1950 autour d'un feu de bois plutôt anachronique... Une jeune femme tout en noir nous y attend. Elle va jouer les Eurydice dans le spectaculaire escalier en colimaçon qui nous entraîne quinze mètres plus bas dans les entrailles de la terre où se trouvent les trois niveaux du musée, 6 000 mètres carrés**

## BIO EXPRESS

■ 1961 : naissance à Hobart, Tasmanie. ■ 1992 : achète sa première œuvre, une porte du Niger datant du XIX<sup>e</sup> siècle. ■ 2000 : décide d'ouvrir un premier musée, le Moorilla Museum of Antiquities, qui ne marche pas. « Trop traditionnel », analyse-t-il après coup. ■ 2011 : ouverture du MONA. ■ 2014 : sortie prévue de son autobiographie, en mai.

Philippe Leban. Il faut redescendre, emprunter un chemin en contrebas, passer par le parking – deux places y sont réservées à God et God's mistress, alias David Walsh et Kirsha Kaechele, sa compagne et commissaire d'expositions, qu'on ne surprendra, ni l'un ni l'autre, en flagrant délit de manque d'humour –, traverser un terrain de tennis et... chercher encore. de galeries plongées dans la pénombre. Aux pieds des marches, un bar ! Faut-il un remontant pour aborder les salles d'exposition ? Un peu plus loin, un cinéma, si l'envie nous prenait de se faire une toile plutôt que d'aller voir les toiles... Tout est possible au MONA. Y compris de réserver sa place post mortem, si l'on décide de se faire incinérer après avoir déboursé 80 000 dollars pour acquérir le droit d'exposer son urne... La famille du défunt se verra alors gratifiée d'une entrée à vie et d'un coup à boire à chaque visite à l'aïeul. En attendant, nous voici embarqués pour la grande traversée ! Ici, pas de cartel ni de guide, mais un iPod remis à l'entrée, muni d'un GPS qui accompagne le visiteur avec des explications sur les œuvres. Un bouton « like » et un bouton « hate » lui permettent de donner son avis. « La plupart des musées sont construits de telle sorte que le visiteur se sent écrasé devant la présence du génie. Ce sont des temples sacrés qui transmettent leurs connaissances et leur sagesse : j'ai voulu le contraire », explique David Walsh. ▶





**EXPÉRIENCE.**

À l'exact centre géographique du lieu, Brigita Ozolins propose "Kryptos" : un labyrinthe où se perdre, troublé de néons et de miroirs.

**DÉCADENCE.**

Consommation et surabondance : la "Fat Car", d'Erwin Wurm, s'exhibe, Porche enflée et boudinée.

D'où la descente sous terre au lieu de la montée vers le ciel, un tennis à l'entrée qui désacralise les lieux, le miroir déformant, le cimetière, le bar, etc. Incongru ? Mais justement, c'est le but.

**C** « DISNEYLAND SUBVERSIF POUR ADULTES », QUI FLATTE avec lucidité le cynisme de chacun d'entre nous, est là pour « casser tous les codes ». On est loin de l'esprit « white cube » ou du musée académique. « Tout est fait pour découvrir le musée petit à petit et par soi-même. Plus par l'émotion que par la connaissance », explique Olivier Varenne, commissaire des expositions du MONA et responsable de l'achat des œuvres. Ici, les enfants peuvent regarder le dessin animé de Walt Disney tiré du « Livre de la jungle » avec la bande-son de Pierre Bismuth où tous les animaux parlent une langue différente, et les adultes faire comme s'ils décidaient de mourir en trois minutes en suivant les indications de l'artiste australien Greg Taylor avec « My Beautiful Chair ». On peut assister à une cérémonie du thé très ritualisée dans une salle constellée de miroirs de Rirkrit Tiravanija, faire une partie de ping-pong sur une table à dénivelés improbables, « Surplus Value », de Wang Jianwei, ou méditer devant l'œuvre d'Anselm Kiefer, une bibliothèque qui s'écroule en mémoire des Juifs assassinés pendant la Seconde Guerre mondiale. On met en regard l'ancien – de

sublimes scarabées égyptiens, par exemple – et l'ultra-contemporain, mettons le tour-neboulant « Data Matrix », de Ryoji Ikeda, qui enregistre toutes les données possibles du savoir humain sur un écran crépitant, l'origine du monde transgenre de Jenny Saville, ou « Cloaca », de Wim Delvoye, une machine à caca dont on a fêté le premier anniversaire avec un gâteau et du champagne ! « Au mieux, si c'est réussi, le MONA devrait défier toutes les conventions, être irrévérencieux, signifiant ou pas, mais aussi – et pourquoi pas ? – amusant parfois, et impertinent », souligne le maître des lieux. La vie est tragique, c'est entendu, mais elle n'est pas sérieuse. L'art ne l'est pas non plus, l'art contemporain encore moins que les autres. « Dans vingt ans, quels seront les artistes d'aujourd'hui dont on parlera encore ? » se demande David Walsh, qui ne croit en rien. « God or dog ? Art or rat ? » Ils'en moque. Autants'amuser. Ce darwiniste est un hédoniste. Se faire peur fait partie du jeu. S'interroger, ne plus savoir où l'on en est, et tout remettre en question, aussi. Quand on aura vu ses pulsations cardiaques matérialisées par une ampoule clignotant au milieu de beaucoup d'autres dans « Pulse Room », l'œuvre de Rafael Lozano-Hemmer, on pourra avancer dans le labyrinthe du MONA, goûter aux joies contrastées d'un musée qui ne ressemble à aucun autre, et découvrir ce qui nous plaît, nous fait rire, jaune ou pas, nous

révulse. « Les choix de David Walsh peuvent flirter avec le trash et le mauvais goût, mais il n'a pas d'œuvres idiotes, tout est intéressant », remarque Antoine de Galbert, fondateur de La Maison rouge, qui a accueilli « Théâtre du monde », une exposition réalisée par Jean-Hubert Martin à partir des collections du MONA et du Tasmanian Museum and Art Gallery de Hobart.

**EN REMONTANT À L'AIR LIBRE, ET APRÈS ÊTRE ENTRÉ DANS LA CHAPELLE**

iconoclaste de Wim Delvoye et la chambre noire de Christian Boltanski, où sa vie est enregistrée en continu au terme d'un pacte viager entre l'artiste et son collectionneur, on aura le sentiment d'avoir fait un voyage dans la tête de David Walsh. « Son musée est un autoportrait », souligne Jean-Hubert Martin. Il donne une vision aussi déstabilisante que stimulante du personnage, qui croyait ne s'être fait plaisir qu'à lui seul en créant ce musée. « Mais je me suis aperçu que je suis touché que les visiteurs me disent qu'ils sont heureux d'être là. » Plus d'un million de personnes sont déjà venues. « Avec son côté vrai mec du coin, il a réussi à fédérer tout le monde », explique l'écrivain Robert Dessaix, qui vit en Tasmanie. Les hipsters côtoient les banlieusards, les écolos, les rockers et les tribus arty du monde entier. « Grâce à lui, la vie artistique a pu se déployer à Hobart autour de l'ouverture de galeries d'art et de rési-

dences d'artistes », poursuit Carol Bett, galeriste et collectionneuse. Le visage de la Tasmanie en a été transformé. À la grande joie des amateurs, écrivains et curieux de tous bords qui se réjouissent de cette manne culturelle. « Le MONA est populaire, c'est un succès. Si c'était un échec, ça pourrait m'aider à retourner m'occuper de jardinage, ce que je n'ai d'ailleurs jamais fait ! J'ai une disposition pour le bonheur, avec l'intuition que si on cherche l'enfer, on le trouve. » Le MONA comme catharsis ? Il y a de cela. Avec un seul mot d'ordre : carpe diem ! Avant qu'il ne soit trop tard. ■

✓ [www.mona.net.au](http://www.mona.net.au)

**LA GUERRE** et ses trésors mis en scène dans l'espace par Sarkis. **LA DISPARITION.** Un bouddha de cendre compressée se délite lentement face à son moule d'aluminium : une œuvre de Zhang Huan.

**LE MONA, À CE JOUR, C'EST...**

- 2 000 œuvres de la collection David Walsh (estimée à 78 millions d'euros) dans le premier musée privé d'art en Australie.
  - « Monanism », une exposition pérenne en constante évolution (sur le thème du sexe et de la mort).
  - 3 expositions jusqu'au 21 avril : une collective, « The Red Queen » (autour de la question « Pourquoi l'art ? ») ; celle du photographe Roger Ballen ; et celle de l'artiste français Hubert Duprat.
  - Gratuité pour les Tasmaniens et les moins de 18 ans.
- Et c'est aussi...**
- Le Mofo, un festival de musique et d'art organisé par Brian Ritchie, le bassiste de Violent Femmes.
  - 8 pavillons pour les visiteurs qui souhaitent passer la nuit dans un cadre exceptionnel au milieu d'œuvres d'art ancien et contemporain.
  - 1 restaurant gastronomique, The Source ; Moorilla, une cave et un bar à vin ; Moo Brew, une brasserie à bière.

PHOTOS JUSTIN CREEDEY SMITH